Case
FRC
1682

CE QUE NOUS AVONS FAIT ;

CE QUI NOUS RESTE A FAIRE.

A PARIS,

Chez { De Senne, Petit, } *Lib. au Palais-Royal.*

Et chez Salliere, Imprimeur, rue Thibautodé, N°. 7.

1er. 8bre. 1791

THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO

CE QUE NOUS AVONS FAIT ;

CE QUI NOUS RESTE A FAIRE.

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt ?
HORAT.

Il serait superflu de censurer plus long-tems ou de vanter la révolution : les apalogistes et les détracteurs peuvent se reposer également; et la nouvelle constitution, appuyée sur les bases les plus solides, peut résister aisément aux efforts des ennemis du bien public.

Braves français, vous avez beaucoup fait sans doute, vous avez rompu vos fers ; mais prenez garde qu'on n'en prépare de plus lourds à vos enfans. Je vois d'ici les atteliers où ils se fabriquent, j'entends les coups redoublés. . . . . vous tous qui veillez au salut de la patrie, défendez-vous

d'une sécurité perfide ; des légions armées nous entourent, et sont prêtes à nous attaquer.

C'est la force qui nous a rendu nos droits ; ce n'est que par la vertu que nous pouvons en conserver l'exercice. Les bayonnettes et le feu du canon seraient désormais sans effet, et bientôt nous serions enchaînés. Examinons les républiques anciennes, l'étonnement de toutes les nations. La vertu, la vigueur de l'état, les grands succès, la prospérité publique, sont marqués par une seule époque : à la suite des mœurs corrompues se trouvent constamment et la dégradation des hommes, et les honteuses défaites et le joug avilissant de l'esclavage. L'histoire de l'univers en est la preuve ; point de liberté sans bonnes mœurs : la licence et la corruption la détruisent et amènent infailliblement la servitude. Généreux français, voulez-vous donc être libres, commencez par vous corriger. L'ennemi qui vous reste à combattre n'est pas indigne de votre courage, et déjà vous avez mérité la victoire.

Certes, il n'était pas facile, dans le choc des intérêts divers et la résistance de nos préjugés barbares, de renverser le colosse

antique et monstrueux de la tyrannie. O vous, amis des peuples, vertueux législateurs, n'écoutez pas de vains murmures et des clameurs insensées; une gloire impérissable vous attend! C'était, sans doute, une tentative hardie, que celle de briser à la fois tous les instrumens de l'esclavage, qu'une longue habitude avait presque naturalisé parmi nous, et de soumettre une foule de despotes à des loix sanctionnées par la raison. Une force invincible a renversé les obstacles qui vous arrêtaient, et vous êtes arrivés triomphans au bout de la carrière.

Celle que vous avez maintenant à parcourir, pour assurer le prix de vos combats à la génération qui commence, ne demande pas ce courage impétueux qui méprise ou méconnaît les dangers, et qui vous était quelquefois nécessaire. Elle demande plus; avec une égale énergie, elle exige une constance à toute épreuve; tout le calme de la sagesse joint à la plus grande vigueur, des sacrifices pénibles, et néanmoins continuels. Que de nouvelles difficultés se présentent! Mais si nous sommes assez forts pour les vaincre, nous pourrons nous vanter d'être libres.

Pour être libre, il faut aimer sincérement la patrie, et se sentir capable de renoncer, pour elle, à toute autre affection. Régulus d'un seul mot peut renvoyer satisfaits les ambassadeurs de Carthage, et finir doucement sa vie au sein de ses parens et de ses amis qui le pressent. Qu'il conseille au sénat l'échange des captifs, condition nécessaire de la paix, et sa parole est dégagée. Mais on a pris à l'ennemi des chefs expérimentés qu'il pourroit être dangereux de lui rendre. Régulus balancera-t-il.... ? La voix de la patrie a retenti dans son cœur; il fait retenir les prisonniers carthaginois, et s'en va plein de joie mourir dans les supplices. Quelques patriotes peut-être s'indigneront à ce trait, qu'on paraisse douter de leur dévouement, et se croiront autant de Régulus. Qu'ils voient cependant combien il y aurait, dans la dépravation générale, de citoyens disposés à les suivre; car l'enceinte de Rome en renfermait un grand nombre toujours prêts au besoin. Pour eux, s'ils veulent d'autres modèles, ils en trouveront de plus dignes de leur civisme, ou ils seront eux-mêmes en exemple.

Chez les peuples les plus corrompus, et façonnés de longue main au joug de la ser-

vitude, il se rencontre quelquefois des hommes extraordinaires qui n'appartiennent ni à leur siècle, ni à leur pays; qui prouvent que dans tous les tems la nature de l'homme est la même, et que ce n'est qu'à la forme du gouvernement et aux institutions qu'il faut attribuer les différences qu'on observe. Mais quelques individus, isolés dans un vaste empire, sont une bien faible barrière contre les efforts de la multitude. Ils attireront, tout au plus un instant, les vains regards du vulgaire, à peu-près comme un phénomème qui paraît contrarier l'ordre physique du monde, et auquel on ne fait bientôt nulle attention. Lorsque César, vainqueur du grand Pompée, veut asservir sa patrie, qu'importe en effet qu'il y ait un Cassius, un Brutus, un Caton? Qu'importe que César périsse? Le gouvernement avait changé, la liberté n'était plus; il va s'élever un nouveau tyran, et Rome n'aura que des esclaves.

C'est à l'influence des institutions, je le répète, que les peuples anciens devaient, lorsqu'ils étaient libres cette force nationale qui les rendait si redoutables, ainsi que le

nombre prodigieux de leurs grands hommes ; et Philopœmen, au rapport de plutarque, le sentait bien, lui qui força les Spartiates d'abandonner la manière d'élever leurs enfans, persuadé *qu'ils auraient toujours sans cela l'ame grande et le cœur haut*, et que c'était le seul moyen de les vaincre. Les Crétois, les Samnites et les Romains ont eu des institutions pareilles, et se sont immortalisés par leur résistance ou leurs triomphes.

On va me demander, je le prévois, s'il faut transformer les français en autant de Lacédémoniens pour défendre la patrie, et si je veux que les filles des citoyens aillent danser demi-nues, pour amuser nos jeunes gens ? Oui, si cela était possible ; oui, si notre jeunesse ressemblait à celle de Sparte. Mais je comprens que j'avais tort, l'exemple de cette république ne vaut rien.

Je ne sais cependant s'il nous sera plus facile d'imiter les autres nations que je cite ; car avec la liberté nous ne pouvons rester ce que nous sommes, ou nous ne tarderons pas de reprendre notre rang parmi les peuples assujettis de l'Europe. Il existe au milieu de nous un principe fécond de vices, et un obstacle à la liberté, qu'il est presque

impossible de détruire, c'est l'entassement des richesses, c'est la puissance de l'argent. Tant qu'un homme sera par ses besoins dans la dépendance d'un autre homme, et que l'honnêteté sera comptée pour rien; tandis que nous aurons dans notre bourse le tarif et le prix de toutes les actions, on aura beau prononcer sans cesse les noms sublimes de *patriotisme*, de *cité*; on aura beau affecter une attitude fière et se décorer du titre de *citoyen*, nous ne serons, malgré nous que des bourgeois, et il n'y aura, comme auparavant, que des maîtres et des valets.

Mais s'il en était ainsi, ne vaudrait-il pas mieux renoncer dès-à-présent à la liberté, puisqu'enfin tous nos efforts ne nous empêcheront pas de retomber dans l'esclavage? Sans doute nous y retomberons quelque jour; et fussions-nous beaucoup moins corrompus, les institutions les plus sages ne pourraient nous en garantir. Que trouve-t-on maintenant sur les ruines du Capitole, et que sont les descendans des peuples que l'histoire célèbre? Les établissemens humains sont fragiles et passent comme les hommes qui les ont créés. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'on ne puisse même aujour-

d'hui leur assurer une sorte de stabilité, et que nous devions abandonner notre entreprise. Nous sommes vicieux, il est vrai ; mais la contagion du mal n'a point épargné les nations qui nous environnent ; aucune depuis long-tems ne peut se vanter de valoir mieux qu'une autre, et nous n'avons rien à redouter de nos voisins. Si les anciens en général valaient mieux, ils y étaient pour ainsi dire forcés ; c'étoit des géans qui avaient des géans à combattre ; il fallait que tout fût en proportion. Que signifie donc ce discours, et qu'ai-je voulu prouver jusqu'ici ? Qu'il est impossible de concilier avec nos mœurs le régime austère de la liberté, qu'il est très-difficile de nous soumettre à la réforme qu'elle exige, et que ce n'est que par l'éducation publique que l'on peut espérer de soutenir la constitution.

L'objet de l'éducation, dans tous les gouvernemens, est de préparer les hommes à vivre selon les loix. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises ; qu'elles oppriment le faible, et ajoutent encore à la force de celui qui peut déjà trop, peu importe à ceux qui commandent, ce n'est pas ce dont

il est question. Ce qu'on appelle le gouvernement est établi ; les mœurs, les coutumes, les préjugés, l'opinion, les châtimens et les supplices, tout conspire à le maintenir, et l'éducation le perpétue. Voilà pourquoi les grands changemens ont toujours été si rares ; voilà pourquoi les français tyrannisés de mille manières étaient toujours si dociles, et ne savaient faire que de jolis couplets. C'est dommage qu'on n'ait pas bien ménagé les gradations, et que nous ayons eu des imbécilles ou des insoucians à la tête des affaires ; on aurait pu nous mener beaucoup plus loin, et assurément il n'y a pas eu de notre faute : mais revenons.

On a souvent dit que l'éducation parmi nous était mauvaise ; on a dit peut être une inconséquence. Les jeunes gens tiraillés en sens contraire par les prêtres et les gens du monde, et ne sachant à qui s'en rapporter ; étudiant vingt ans pour ne rien savoir d'utile ; apprenant toutefois de bonne heure à ramper devant les grands, à être *galans* auprès des femmes, *polis* avec tout le monde, c'est-à-dire à contracter un caractère équivoque et faux, et à n'être que des manne

quins dans la suite. Cette manière de les instruire s'accordait assez aux principes du gouvernement, et allait fort bien à son but. On formait ainsi les hommes dont on avait besoin, la nation française ressemblait à un troupeau d'esclaves ou de bétail, et tout était tranquille. En ce sens, l'éducation n'était pas mauvaise, malgré ce qu'en ont dit les auteurs les plus célèbres. Je dirai plus, une éducation différente aurait infailliblement dérangé les ressorts de l'état ; nous aurions eu des troubles ; et qui peut savoir ce qui serait alors arrivé ? Je conviens que cette méthode était insuffisante pour faire des hommes de mérite et même d'honnêtes gens ; mais il faut convenir aussi qu'on s'en souciait fort peu, et qu'on avait grand soin d'écarter ces gens-là du chemin qui pouvait conduire aux honneurs et à la fortune. J'interpelle ici tous ceux qu'une éducation plus saine et des talens ont séparé de la tourbe commune. Qu'ils parlent dans la vérité de leur conscience ; et vous verrez s'il s'agissait d'avoir quelque valeur. L'un s'est fatigué toute sa vie à solliciter vainement un petit emploi, et va bientôt mourir dans un hôpital ; un autre a fait un ouvrage utile à ses concitoyens, et

a été persécuté pour prix de ses veilles ; celui-ci après avoir lutté contre la horde nombreuse des frippons et des sots, a fini par en être accablé ; presque tous ont été malheureux. Vous eussiez dit qu'il existait une ligue pour les anéantir, et que le salut public dépendait de leur perte. Je ne parle pas de ceux qui, dans une situation plus heureuse, avaient de l'argent, ou des relations avec les gens en place ou leurs maîtresses, et pouvaient se passer des premiers encouragemens : ils savent très-bien qu'ils auraient pu se passer aussi d'avoir du mérite, et que ce n'est pas à cette cause qu'ils ont dû leur avancement.

Il serait curieux pour la satyre d'inscrire ici les noms des hommes privilégiés, et de montrer à quelles sources impures ils allaient chercher la faveur. Qu'un autre en prenne la peine pour égayer ou consoler ses lecteurs ; je n'ai pas eu l'intention de faire une chronique, et ce genre de travail ne serait pas de mon goût. Ce n'est pas d'ailleurs aux individus qu'il faut s'en prendre, si le désordre est général dans un pays. Lorsque la peste ravage quelque contrée, malheur à ceux qui se trouvent dans la sphère de son activité meurtrière, le plus léger contact suffit pour

propager la maladie; l'air même que l'on respire est dangereux, et il n'est personne qui puisse se flatter de n'éprouver aucune atteinte.

Nous respirons depuis quelque tems un air épuré, nous dit-on; les forêts nombreuses qui en entretenaient l'insalubrité sont abattues; les marais fangeux desséchés n'exhalent plus de vapeurs mortelles, et nous sommes comme dans un élément nouveau. Que les médecins nous apprennent donc comment nous pourrons y vivre, et qu'ils nous prescrivent le régime et les alimens qui nous sont nécessaires. Je n'ai pas l'honneur d'être médecin, et j'ai osé dire mon avis; ce n'est pas la première fois qu'on est sorti de son métier: ce ne sera probablement pas la dernière. Je continue.

Si l'on s'occupe de l'éducation publique, il me paraît d'une nécessité absolue de porter l'attention sur les deux sexes, et de faire marcher cette double éducation de concert.

Lorsque les femmes sont séparées de la société des hommes, et renfermées dans des sérrails pour les plaisirs et l'amusement d'un maître; lorsque l'ordre de la nature est interverti, que le sexe faible supporte le poids des plus rudes travaux, et se trouve

encore exposé à toutes sortes d'humiliations et d'outrages. Par-tout où les femmes n'ont aucun empire, leur influence sur les mœurs est nulle, et leur éducation peut-être très-bornée. Si les mœurs dans un pays sont mauvaises, et qu'il y soit inutile et même dangereux quelquefois d'avoir de la vertu; si les femmes y sont dispensées d'être honnêtes, pourvu qu'elles soient aimables et qu'elles aient de la fortune, leur éducation non plus n'a pas besoin d'être fort étendue; ou du moins c'est à les former dans l'art de plaire et à leur donner de talens agréables, qu'il convient de la réduire. Mais dans un gouvernement, fondé sur les principes de la justice, qui rend à l'homme sa valeur native, proscrit les usurpations de tout genre, et ne laisse rien à l'opinion; lorsque d'ailleurs les deux sexes ne composent, pour ainsi dire, qu'une grande famille et se communiquent sans cesse, il ne peut être indifférent que les femmes soient élevées de telle ou telle manière. Vous ne leur ôterez point leur ascendant naturel et cette puissance magique à laquelle rien ne résiste; cette *suppression* ne dépend pas de vous : mais ce qui est en votre pouvoir, c'est au moins d'en diriger les effets, et de les

tourner à l'avantage public. Tâchez donc d'affaiblir pour elles l'attrait de l'argent et des convenances trompeuses ; faites en sorte qu'on ne leur plaise que par des mœurs honnêtes et des services rendus à la patrie, osez mettre en un mot sous leur garde le feu sacré de la vertu, et vous serez bientôt étonnés des changemens heureux qu'elles produiront parmi nous. Je ne sais si je suis dans l'erreur ; mais cette partie de l'éducation est si importante, selon moi, qu'il y auroit un moindre mal à négliger un peu l'autre, dans la supposition toute fois que l'une des deux pût l'être sans de grands inconvéniens ; et voici qu'elle en est la principale raison, c'est que chez quelque peuples policés et sur-tout en France, ce sont les femmes qui donnent le ton général, et que nous ne faisons que le suivre. Quoiqu'il en soit de cette assertion que je pourrois prouver, si elle tenait plus étroitement à mon sujet, en faisant voir quels sont les élémens presque insensibles qui entrent dans la composition de l'homme social et factice ; toujours est-il incontestable que les femmes ont une grande part dans les mœurs publiques, et que les bonnes mœurs nous sont désormais nécessaires.

Il s'agiroit maintenant de donner un plan déducation et de tracer en quelque manière la route qu'il faut faire suivre à la jeunesse. Je proposerais donc avant tout de lier à la forme de gouvernement adoptée l'éducation nationale qui lui convient, ensorte qu'elle fût un des articles constitutionnels et qu'on ne pût la changer dans aucun cas. Cette opération faite; et il me paraît très avantageux qu'elle le soit, si nous voulons un établissement solide; on éleverait dans les grandes villes des maisons publiques rentées par l'état, où les jeunes gens seraient instruits par des *citoyens* d'après les principes reçus et dans les sciences à leur usage : et comme les fonctions d'instituteur public seront importantes et honoreront les hommes qui en seront chargés, il est peut-être à propos d'observer qu'on ne saurait apporter trop d'attention à les choisir. Ces soins là ne seront pas indignes des officiers municipaux et doivent absolument les concerner. Quand aux qualités requises pour être préféré, je pense qu'il faut sur-tout avoir égard à celles qui distinguent l'honnête homme et le bon citoyen, attendu que la chose essentielle ici

est de former les hommes à la vertu, de faire aimer la patrie; et que si nous obtenons ces deux points, nous rencontrerons peu de difficultés pour les autres.

Je voudrais aussi que dans l'instruction de la jeunesse on parlât beaucoup aux sens; qu'il y eût des spectacles, des fêtes, et qu'on y mît le plus de solemnité possible. Les anciens connoissaient mieux que nous le pouvoir de l'imagination; c'étoit comme un ressort qu'ils faisaient agir à volonté, dont-ils avaient calculé toute la force et qui leur servait merveilleusement dans l'occasion. Il ne s'agit que de rectifier l'instrument pour le rendre utile, et il n'est pas difficile de concevoir comment-on peut s'y prendre pour cela. N'exposons aux yeux de nos enfans que des tablaux analogues aux sentimens qu'il est bon de développer dans leur ame. A cet âge heureux où l'être sensible commence à peine à s'animer, où l'on ne tient pour ainsi dire à la vie que par des sensations fugitives, ne frappons leurs tendres organes que par des mouvemens bien ordonnés. Les jeux mêmes de l'enfance ne sont point indifférens, et le tems approche où ilsauront un effet moral.

Il est inutile, je crois d'entrer dans de plus grands détails ; mon objet n'était pas de composer un cours d'études, et j'en ai dit assez pour ceux qui voudront m'entendre. Mais le moyen que je propose est il indispensable, est-il unique ? Est-il bien vrai que la liberté ne peut exister sans bonnes mœurs ? J'ai manifesté mon opinion sans déguisement et sans art. *Si quid novisti rectius istis, candidus imperti.*

739